"La poésie, c’est l’ouverture à l’autre" (https://nouvelles.univ-rennes2.fr/article/poesie-cest-louverture-lautre)

Depuis quand la poésie t’anime-t-elle ?

J’ai toujours aimé lire. Quand j’ai découvert le CDI au collège, j’y passais beaucoup de temps et j’allais souvent demander des livres de poésie à la documentaliste. Je me souviens parfaitement d’un recueil de poésie chinoise qui m’avait énormément émue. Lecture et écriture ont toujours été très liées pour moi, et j’ai écrit mes premiers textes vers 12 ans. Déjà à l’époque, je ne m’intéressais pas seulement à l’univers de la poésie “classique” avec ses textes versifiés, ses sujets sur la nature, l’amour… J’avais l’envie de jouer avec les sons, de raconter ce qui m’habitait intérieurement, les moments difficiles comme les moments de grâce. Bien plus tard, je me suis rendu compte qu’écrire de la poésie, c’était quelque chose de crucial pour mon équilibre : pas seulement un apport, mais un rapport au réel. J’en ai fait mon métier.

Dans ma thèse, la poésie est entendue dans un sens beaucoup plus large. La poésie peut être un genre hermétique et de nombreuses personnes n’aiment pas ce qu’elles en connaissent. Là, elle n’est pas seulement écrite : elle prend des formes multiples, liées à ma pratique d’artiste pluridisciplinaire — performances, audios, objets, gestes. Dans l’espace public, c’est un surgissement, quelque chose d’inattendu qui peut créer une émotion, une sensation. La poésie, c’est l’ouverture à l’autre.

Comment est née ton envie de faire une thèse ?

J’ai toujours aimé l’école, l’atmosphère des CDI, des bibliothèques. Ce sont des lieux où je me sens bien. Même si le système scolaire n’est pas toujours adapté à tout le monde, j’ai la chance de m’y sentir à ma place… Quand j’ai appris qu’il était possible de faire une thèse en recherche-création, mêlant arts et réflexion universitaire, ça m’a semblé évident. Aujourd’hui, je pense que c’est l’un des meilleurs endroits où je puisse être.

Transcription textuelle de la vidéo

Quel est le sujet de ta thèse ?

Le point de départ de mon sujet, c’est l’intuition que la poésie peut lier des personnes très différentes. Ces dernières années, j’ai écrit beaucoup de poèmes à la machine à écrire, dans la rue ou sur les marchés. Cela pouvait être un poème à la demande sur un thème qu’on me donne, ou à partir d’un tirage du tarot de Marseille, ou bien un petit portrait de la personne, à qui je pose des questions existentielles : quand tu liras ce poème dans quelques années, qu’aimerais-tu te dire à toi-même ? J’ai constaté que ça intéressait autant des personnes âgées isolées pour qui c’était l’occasion de discuter, que des enfants, des sans-abris, ou des touristes tout juste descendus de leur yacht.

Mon objectif avec cette thèse est de réfléchir à la manière dont des interventions artistiques et poétiques peuvent encourager des formes d’altérité conviviales. Comment inviter des personnes qui n’ont pas de lien particulier à l’art, qui n’avaient même pas prévu de participer, à entrer dans une expérience artistique dans l’espace public ? Je cherche à renforcer le pouvoir d’agir des personnes, à travers la joie — au sens de Spinoza — comme capacité à réaliser ce qu’on désire. J’appelle cela le « courage collectif » : le courage d’aller vers l’autre, de demander ce qu’il se passe, de dialoguer, de créer ensemble des espaces propices à cela.

Je suis passée d’un travail d’artiste professionnelle à celui de doctorante, mais au fond je fais toujours la même chose. Simplement, je consolide mon geste artistique par une pensée théorique, accompagnée par mes directrices de thèse et dans un contexte propice.

Crédit : Emanuel Guay

Concrètement, comment cela se traduit-il sur le terrain ?

Je fais des propositions artistiques dans l'espace public. Par exemple, devant la cathédrale de Rouen, j'ai distribué des cartes postales écrites par des amies, comme une sorte de factrice poétique, et j'ai proposé aux passantes et passants d'écrire à leur tour une carte pour une ou un inconnu. Encore une fois, les participantes et participants avaient des profils très différents : lycéennes et lycéens, touristes étrangères et étrangers, personnes âgées… Pourtant, systématiquement, les messages envoyés étaient plein de bienveillance et d'encouragement. C'était très fort de voir toutes ces bonnes pensées circuler.

À Montréal, où je mène une partie de ma thèse, j'ai réalisé une performance dans des parcs. J'ai installé un espace confortable avec un grand tapis et des chaises et proposé aux passantes et passants de broder une étoile sur un grand tissu, tout en parlant de la « bonne étoile », de la chance qu'on a ou qu'on aimerait avoir. Beaucoup ne savaient pas broder, donc il y avait aussi une transmission de savoir-faire. Des enfants et leurs parents collaboraient, un homme est resté sans broder juste pour être là… Une fois, une femme est passée, d'abord sans vouloir s'arrêter car elle était fatiguée d'avoir cherché du travail toute la journée. Elle a fini par s'installer et les personnes présentes ont commencé à l'encourager, à réfléchir ensemble avec elle à des solutions pour gagner de l'argent, tout en insistant sur le fait que c'est le travail qui doit s'adapter à nous, et pas l'inverse. Elle a reçu un grand soutien cet après-midi-là, elle a même brodé deux étoiles. C'était extrêmement fort.

En fait, je propose simplement une forme ; ce qui s'y passe est toujours incertain, mais souvent très beau. Au fond, on a souvent juste peur de l'autre. Mon travail interroge cette peur et la possibilité de la traverser par des gestes poétiques simples.

Justement, est-il encore possible de faire le pari du lien dans le contexte sociopolitique actuel ?

Je pense que oui. Peut-être est-ce une illusion, mais je la garde précieusement. Quand on est écouté individuellement, par une personne bienveillante, il se dépose souvent des choses beaucoup plus positives que dans des discours collectifs qui figent et inquiètent. Mon travail consiste à cultiver la poésie et la joie. Pour moi, les deux sont indissociables.

Quelles formes prendra ta thèse ?

Je suis en recherche-création donc elle sera constituée à 50 % d'un écrit académique et à 50 % d'une création artistique. Je réfléchis actuellement sur le cycle d'œuvres qui constituera la partie création et j'imagine quelque chose de transmédia et d'interactif. Mais je suis encore dans la phase où je tâtonne.

Quand tu la reliras des années après, que souhaites-tu y trouver ?

J'aimerais qu'on y lise quelque chose de libre, presque punk. J'aimerais pouvoir me dire que j'ai osé faire ce que j'avais vraiment envie de faire, sans chercher à être consensuelle. Peut-être que certaines choses ne fonctionneront pas, mais j'aurai essayé. J'aurai fait vraiment librement et avec assurance les choix que je veux faire, en allant le plus loin possible dans ma créativité et en assumant ma subjectivité.

* Thèse sous la direction de Gudrun Ledegen (Université Rennes 2) et d'Isabelle Miron (Université du Québec à Montréal). Contrat ARED (Région Bretagne) co-financé par l'EUR CAPS.